MALADIES

DES JEUNES

PENDANT L'ÉPOQUE DE L'ACCRO

MALADIES

DES JEUNES FILLES

PENDANT L'ÉPOQUE DE L'ACCROISSEMENT.

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD,
RUE ST.-HYACINTHE-SAINT-MICHEL, 30.

MALADIES

DES JEUNES FILLES

PENDANT L'ÉPOQUE DE L'ACCROISSEMENT.

PREMIER MÉMOIRE.

DE LA CHLOROSE.

Par BUREAUD RIOFREY,

Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, Professeur de Physiologie à l'École de Médecine de Hunter à Londres, Membre de la Société médicale de Westminster, Membre Correspondant de la Société Médicale d'Émulation de Paris, de la Société Anatomique d'Edimbourg, de la Société des Sciences Naturelles et Médicales de Bruxelles, de la Société Médicale de Gand, etc.

Presque toutes les maladies de croissance sont des arrêts de la loi de développement.

PARIS,

CROCHARD ET Cie, LIBRAIRES,

RUE ET PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE ;

A LONDRES,

SHERWOOD, GILBERT AND PIPER,

Paternoster-row, près de Saint-Paul.

L'AUTEUR, 22, Newmann-street, Oxford street.

1837.

Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/b2193129x

R31,002

MALADIES

DES JEUNES FILLES

PENDANT L'ÉPOQUE DE L'ACCROISSEMENT.

DE LA CHLOROSE.

« De même qu'en physiologie, il faut étudier les fluides, et prendre en considération les changements qu'ils subissent, de même il faut être prêt à admettre une pathologie humorale, indispensable pour l'explication des phénomènes les plus importants des maladies; mais ce doit être une pathologie fondée sur les changements observés, non seulement dans la condition mécanique ou chimique, mais dans les propriétés vitales des fluides, et spécialement dans les propriétés du sang. »

Cette pathologie humorale, que le docteur Alison désire voir s'établir, est déjà reconnue par tous les bons esprits. Il serait difficile, en effet, pour tous ceux qui observent, de ne pas reconnaître que si le principe de toute vitalité, de tout accroissement dans le jeune âge, de tout entretien dans l'âge adulte, est vicié, ce qu'il engendre doit être vicié nécessairement.

Un principe que l'on peut regarder comme établi, c'est que les matériaux des différentes excrétions existent déjà dans le sang composé, et sont seulement divisés et séparés, et non formés par le sang, lorsqu'ils paraissent aux différents organes qui leur sont propres.

Cela est certain pour l'urine, d'après le résultat des expériences de Prévost et Dumas, et d'après les observations pathologiques de Christison et de Bostock; lorsque les reins sont enlevés, ou graduellement obstrués ou impropres à leur emploi, l'urée, ou la matière particulière de l'urine, se retrouve dans le sang. On a également trouvé la bile dans le sang, lorsque les conduits biliaires et le foie même étaient vides à la dissection.

On considère généralement les tubercules comme une sécrétion morbide; et cependant, quand on les trouve *libres* dans les vaisseaux lymphatiques sains, ou enveloppés dans le coagulum des cellules spléniques, comme l'assure Carswell, bien que l'on puisse contester l'existence des cellules de la rate, on est amené

à penser que ces tubercules, qui se trouvent dans cet organe, ont été produits par quelque changement dans la constitution de la lymphe ou du sang, soit par suite d'altération dans les proportions de leurs ingrédients, soit par l'adjonction de quelque substance coagulable, ou par la soustraction ou l'addition de quelque chose à ces fluides.

Il arrive rarement, dit Carswell, que l'on puisse reconnaître la matière tuberculeuse dans le sang contenu dans ses propres vaisseaux ; mais on la rencontre souvent dans ce fluide dans les *cellules* de la rate. Cet organe est plus favorable pour reconnaître la présence de la matière tuberculeuse dans le sang. On peut voir le sang coagulé dans une cellule, privé de sa matière colorante dans un autre, et dans une troisième, converti en masse de fibrine solide, contenant, dans son centre, un petit noyau de matière tuberculeuse. Il arrive quelquefois que le sang s'échappe des cellules de la rate, par suite de leur rupture, et donne ainsi la facilité de voir la conversion successive et simultanée, en fibrine et en matière tuberculeuse. M. Kirnan, qui possède la collection la plus rare en objets d'anatomie pathologique, relativement au cancer et à la mélanose, conserve plusieurs vaisseaux liés aux extrémités, et contenant en suspension des matières mélaniques et encéphaloïdes. Ces faits suffiraient seuls pour donner de la valeur et du poids à une pathologie humorale, différente sans doute, de l'humorisme de Galien, mais qui manque au solidisme des modernes.

Naguères, une société savante avait mis au concours la question suivante : Existe t-il des altérations primitives des fluides circulatoires, sang et lymphe? Sans vouloir préjuger la manière dont sera résolue cette question par les concurrents du prix de Bordeaux, il est probable que peu d'entre eux, et pas un, peut-être, ne traitera la question *ab ovo*.

Cette question, prise dans son sens le plus simple, embrasse nécessairement celle de l'hérédité. Il faut remonter au germe de la vie, étudier sa vitalité, son état normal et anormal ; le suivre ensuite dans ses développements forcés. Les altérations primitives des fluides ne doivent pas être seulement considérées chez l'adulte, par rapport aux epidémies, aux fièvres, mais encore dans l'embryon humain.

Comment pourrait-on se rendre compte, en effet, de ces maladies incurables, inhérentes à la fibre de l'individu, dont le germe a été reçu en naissant, comme une tache originelle, si on ne remonte à la source d'où elles découlent.

Billard a trouvé des glandes mésentériques engorgées, et des tubercules chez des enfants morts-nés. Il en a trouvé aussi chez d'autres, peu de jours après leur naissance. M. Husson a rapporté de pareils exemples à l'Académie de médecine. Les exemples de syphilis sont communs. Qu'est-ce qui a pu causer ces tubercules, ces syphilis dans le sein maternel? A quoi les attribuer, si ce n'est au fluide nutritif, au sang impur, à l'aide duquel cet embryon s'est développé dans l'utérus. Ce sang ne charriait-il pas, en même temps, des principes de vie et de mort?

L'altération primitive des fluides circulatoires, sang et lymphe, se retrouve dans le germe humain, et les maladies héréditaires, tubercules, scrophules, qui sont, en quelque sorte, partie constituante de l'organisation de l'individu, s'y retrouvent aussi. C'est le sang qui contient les différents principes qui se développent et s'organisent. C'est dans la molécule sanguine qu'il faut chercher les différents tissus de l'économie, à l'état normal et anormal. Une irritation accidentelle, quelle qu'elle soit, passagère ou continue, peut être une cause de viciation; mais n'est souvent qu'une occasion, pour le développement dont la maladie se trouve dans le fluide circulatoire nutritif.

Bordeu a dit: le sang est de la chair coulante; et on a applaudi à cette expression. Il eût été mieux de dire, le sang est de la chair, de l'os, du tissu cellulaire, des nerfs, de la matière encéphaloïde, cornée, de la matière tuberculeuse même, car le sang contient, en effet, quelquefois cet alliage délétère de bien et de mal, d'organisation normale et de pseudo-organisation. Le sang va du cœur aux extrémités, et des extrémités revient au centre; il s'épure et se vitalise dans les poumons; mais il rapporte des extrémités du corps, dans le cœur et les poumons, des matières étrangères à sa constitution normale, telles que du pus, de la substance encéphaloïde, des entozoaires, des calculs, qui ne peuvent ni se vitaliser, ni s'améliorer. Rejetées ensuite dans le torrent circulatoire nutritif, ces matières ne peuvent se déposer près d'un organe, sans s'y développer comme une superfétation, un être parasite, ou sans l'altérer par une espèce d'inoculation virulente ou d'empoisonnement. Qui ne connaît les expériences de M. Dupuy? Cet anatomiste introduisit le sang d'un cheval malade dans les veines d'un autre cheval, sur lequel il détermina la gangrène. M. Gendrin introduisit aussi une once du sang d'un homme affecté de fièvre, avec des pus-

tules gangréneuses dans l'aine d'un chat, qui mourut en moins de six heures. Tout le monde connaît la rapidité avec laquelle certains poisons, introduits dans les veines donnent la mort. Ces expériences, qui prouvent surtout les dangers de l'inoculation de certains agents délétères, prouvent néanmoins qu'il ne faut pas considérer le sang comme l'eau qui fait tourner un moulin. Le sang a d'autres fonctions que celle de faire battre le cœur; et puisqu'il est la sève qui alimente, fait croître, entretient la plante humaine, qui répare ses pertes, il faut bien admettre que de sa nature et de sa qualité dépendent la vitalité, la force et la santé de l'organisation animale.

Une des questions les plus intéressantes de physiologie, est celle qui a rapport aux différences du sang, considéré dans la première et dans la dernière période de la vie. Les globules du sang du fœtus ont d'après Dumas et Prévost, une grosseur double de celle de l'homme. La raison en est simple, c'est que dans la première partie de la vie, le sang est chargé des fonctions de l'accroissement, et doit charrier plus de matière nutritive; tandis que plus tard, il ne sert qu'à l'entretien. Mais de même que le sang peut alors contenir plus de molécules nutritives, de même il peut contenir des matières étrangères.

Il peut arriver aussi que ces molécules, qui doivent être plus grosses, ne le soient pas assez pour l'accroissement. Elles peuvent être trop séreuses, trop décolorées; et c'est à ces états divers de la molécule sanguine qu'il faut attribuer le développement congénital de certaines maladies, qui suivent les progrès de l'accroissement, comme aussi il faut attribuer à la trop grande sérosité des molécules sanguines, la lenteur, la faiblesse et l'espèce d'arrêt de développement qu'éprouvent les jeunes sujets.

Dans le jeune âge, chaque organe se développe successivement, dans un ordre donné. L'absence de vaisseaux sanguins est suivie de l'absence d'organes; mais la pauvreté du sang est suivie de leur développement incomplet.

Pour étudier et apprécier les altérations primitives des fluides, il faut remonter aux premiers éléments de la vie. Le bien et le mal, la vie et la mort sont renfermés dans les germes. C'est le propre des circonstances dans lesquelles ils sont placés, de les modifier de manière à développer plutôt certains éléments que d'autres. La graine végétale, selon qu'elle est semée dans un terrain ou propice ou contraire, s'y développe ou y dépérit. Tel est le point de vue d'utilité pratique sous lequel nous aimons à considérer les altérations primitives des fluides. C'est le sang

qui doit servir à l'accroissement de l'animal ; c'est le sang qui résume tout; le but de l'observateur doit donc être de produire, ou d'entretenir cette sève humaine dans son état sain.

Tant que le jeune sujet est placé dans des conditions favorables, qui agissent sur l'ensemble de son économie ; qu'il est dans une atmosphère saine, à une température modérée ; qu'il jouit des rayons bienfaisants du soleil ; qu'il prend un exercice convenable ; que ses aliments sont réglés d'après son accroissement, s'il est né sain, il se développe sans effort ; s'il est né entaché d'une prédisposition funeste, les circonstances favorables dans lesquelles il est placé, font prédominer en lui les éléments sains ; l'alliage impur qui coulait dans ses veines est neutralisé ; la vie s'attache de plus en plus à ses organes, qui se développent pleinement. Cet art est connu de ceux qui cultivent les plantes, et qui élèvent des animaux, et, chose étrange ! il est négligé pour l'éducation de l'homme. Aussi que se passe-t-il dans un jeune sujet, qui a reçu en naissant une constitution frêle ou viciée, lorsqu'il est placé dans des circonstances opposées à celles que nous venons de décrire ? Lorsqu'il est soustrait à l'influence raisonnée des agents physiques, le mal prédomine sur le bien ; l'élément tuberculeux ou scrophuleux se développe bientôt ; son accroissement général languit ; les fluides lymphatiques prédominent chez lui ; son sang est aqueux ; son teint est pâle, décoloré ; ses forces sont nulles ; la moindre maladie accidentelle détruit cette plante humaine, étiolée et flétrie en naissant. Le rachitis, les scrophules, la chlorose, la phthisie, les effusions séreuses dans les cavités, sont le résultat général de cette absence de soins et de traitement.

Pour nous, les altérations primitives du sang doivent être étudiées dans le germe humain, et surtout dans ses développements. C'est pendant la croissance que les prédispositions morbides, ou les tendances héréditaires doivent être combattues ; car c'est alors que la molécule sanguine peut le plus accroître et modifier les organes ; c'est alors que des éléments nouveaux peuvent être ajoutés aux éléments constitutionnels du sang, d'où découlent si souvent les maux physiques.

Enfin, pour nous, l'existence des tubercules, dans le sein maternel ; des scrophules, chez de jeunes enfants ; la présence de la mélanose dans le sang ; des tubercules dans la rate, nous portent à conclure qu'on a trop négligé l'importance du sang, dans les maladies, et surtout dans celles du jeune âge ; et qu'il faut revenir à cette vérité aussi ancienne que le monde, que

Moïse, médecin et philosophe, avait exprimée, en disant : le sang est la vie de la chair ; et si nous avions eu à répondre à la question posée par la société de médecine de Bordeaux, nous aurions montré les altérations primitives du sang, non dans les fièvres épidémiques, le scorbut, etc., mais dans les rudiments de l'existence humaine ; et nous aurions suivi cette étude pendant toute l'époque de l'accroissement, nous efforçant ainsi de faire connaître l'importance d'une éducation physique, éclairée par la science, la raison et la philantropie.

Qu'un fluide qui est destiné à recevoir et à charrier les matériaux qui servent à l'accroissement, à l'entretien et à la reproduction de toutes les parties de la structure animale, qui emporte tout ce qui est inutile, et qui est en contact perpétuel avec l'atmosphère, soit lui-même sujet aux altérations morbides, c'est une pensée si naturelle et si en rapport avec ce que l'on peut établir *à priori*, dit Babington, qu'indépendamment de tout raisonnement, et antérieurement à toute espèce de preuve, elle a existé dans la croyance de tous les âges et de tous les peuples. Tel fut cependant le discrédit et la proscription dans lequel tomba naguères l'humorisme, que cette pensée si simple et si naturelle a été méconnue.

En vain Bichat a-t-il appelé contre-sens physiologique la passion exclusive du solidisme ; on n'en est revenu que lorsqu'elle a été poussée à bout, et lorsque l'expérience, souvent répétée, a ramené à des idées plus raisonnables. Comment a-t-on pu oublier le rôle que le sang est appelé à jouer ? question fort naturelle, mais à laquelle on peut répondre difficilement ; si ce n'est qu'à certaines époques, il naît des hommes supérieurs, d'une trempe forte, qui, dans leurs convictions, entraînent tous les esprits faibles et coutumiers, et leur font adopter leurs découvertes, leurs progrès, et leurs erreurs même, jusqu'à ce que le temps les ait détrompés.

Il est difficile, sans cela, de concevoir comment des physiologistes observateurs, ont pu considérer le sang comme étranger aux phénomènes morbides, surtout quand on suit ce fluide jusqu'aux extrémités capillaires, où il se confond avec les tissus, où il devient muscle, os, nerf, enfin organe solide.

Il n'est pas d'époque où l'état du sang ait plus d'influence que pendant le jeune âge : non seulement il faut, pour le développement de l'individu, plus de sang, mais il faut encore que ses molécules soient d'une nature particulière, et qu'elles aient ce principe vivifiant qui colore tous les tissus, l'hématosine.

L'absence d'humorisme rationnel des cadres nosologiques a dû faire chercher et placer dans différents organes, le siége réel de plusieurs maladies; mais lorsque le solidisme régnant n'a pu satisfaire les esprits observateurs, il a bien fallu revenir au passé, ou du moins prendre du passé ce que l'expérience avait consacré; aussi n'était-ce pas assez de reconnaître au sang la propriété de faire battre le cœur, il fallait le reconnaître comme le générateur de la chair, des os, des nerfs, enfin de tous les tissus de l'économie animale, à l'état sain et à l'état *morbide*; mais cette génération des organes et des tissus exigeait certaines conditions : si le fluide qui devait contenir tous les principes réparateurs était appauvri par une cause quelconque, il ne pouvait, dans sa circulation, déposer des matériaux qu'il ne contenait pas; les organes de l'économie devaient alors languir, se développer lentement, et même ne pas se développer; car nul accroissement ne peut se faire dans les organes, sans apport de matières.

Il est peu de maladies dans lesquelles cet état d'appauvrissement du sang soit plus marqué que dans la chlorose; il en est peu aussi dont les symptômes soient plus frappants. Si l'on considère le sang dans les vaisseaux ou hors des vaisseaux, il a toujours un aspect aqueux; on voit qu'il ne charrie que peu de molécules nutritives, peu de cette *chair coulante*, qui adhère aux organes pour leur accroissement ou leur entretien; et l'ensemble de l'économie, présente alors une teinte pâle, étiolée, qui pourrait faire dire, avec vérité, qu'il ne circule que de l'eau dans les veines. En effet, les analyses que l'on possède du sang des chlorotiques prouve qu'il contient plus d'eau, et moins de matière colorante que dans l'état normal. Ces analyses, faites par M. Jenkins, sur le sang d'une jeune fille de quinze ans, et sur celui d'une jeune femme de vingt-un, établissent ces faits, qui se seraient renouvelés souvent, si la saignée eût été employée dans ces maladies.

Quelques auteurs ont considéré la chlorose comme une variété de l'anémie; d'autres, comme une dyspepsie; Sydenham la classait parmi les cachexies; Désormeaux, Roche, Hamilton, Blane, Cullen la regardaient comme dépendante d'un état de l'utérus ou des ovaires. Le docteur Labat, dans un mémoire inséré dans les annales de la médecine physiologique, regarde la préexistence, ou la complication d'une bronchite, ou d'une duodéno-hépatite avec un état pathologique *quelconque* de l'utérus, comme la source la plus fréquente des affections chlorotiques.

Quelques auteurs l'ont attribuée à la constipation ; d'autres à l'appauvrissement des fluides circulatoires.

Mais d'après l'état du sang pendant la vie, la langueur de tous les tissus, la décoloration de la peau et des membranes muqueuses, l'augmentation du sérum, et surtout d'après les changements qui surviennent à la suite des préparations ferrugineuses, introduites dans la circulation, est-il rationnel de la regarder autrement que comme une maladie du sang, consistant dans la diminution de l'un de ses principes : la matière colorante. L'appauvrissement du sang, à quelque cause qu'il appartienne, est la maladie principale des chlorotiques ; et c'est la cause de cette faiblesse générale d'où dépend, comme le dit Capuron, la lenteur ou le retard que la nature met à compléter l'organisme chez la femme. L'absence de règles, les palpitations du cœur, les maux de têtes, les pseudo-phthisies, les fausses pleurésies tiennent à cette absence de stimulus du sang, privé de matière colorante ou stimulante.

C'est avoir bien peu observé les phénomènes d'accroissement des différents organes de l'économie entière, que de croire que la chlorose peut dépendre d'un état d'inertie de l'utérus, tandis que cette inertie n'est autre chose, en effet, qu'un arrêt de croissance.

Quand un travail d'accroissement s'opère, avons-nous dit dans notre ouvrage sur l'éducation physique des jeunes filles, il y a imminence de maladie; l'observation nous apprend, en effet, que lorsqu'un organe se complète et commence à entrer en fonction, dès cet instant même, les maladies peuvent l'atteindre.

« Chez les jeunes filles, disons-nous encore, à l'époque de la puberté, lorsque le sang normal l'a amené à un développement presque complet, un organe se réveille tout-à-coup, et devient le point central de tout mouvement fluxionnaire. Si les fonctions s'établissent sans peine et sans effort, la jeune fille est brillante de grâce et de santé. La déperdition mensuelle devient le régulateur de tous les actes de la vie ; la poitrine est dégagée; le cœur bat normalement ; mais lorsque le sang est appauvri et aqueux, il ne peut suffire à la nutrition et au développement de l'individu, et au lieu de croître, il dépérit ; les liquides sont insuffisants pour fournir au travail de nutrition et de croissance; la puberté ne peut s'établir ; le flux catéménial est irrégulier ou n'apparaît pas.

La chlorose ne dépend pas toujours de l'absence des agents physiques externes et internes, comme chez les pauvres...

Dans le grand monde, l'appauvrissement du sang est causé par le développement d'une sensibilité prématurée; mais alors, à la chlorose se joignent d'autres maladies, l'hystérie, l'hypochondrie, la manie même.

Les organes du mouvement, les os et les muscles, privés de fluides nutritifs qui devraient les fortifier et compléter leur formation, ne peuvent soutenir le poids du corps et les efforts du mouvement : de là viennent ces déviations nombreuses, ces courbures de la colonne vertébrale, qui coïncident si souvent avec la chlorose, cette faiblesse générale, et toutes les anomalies que l'on a de la peine à comprendre et à s'expliquer, quand on n'a pas étudié les lois de l'accroissement et les maladies qui l'accompagnent.

L'utérus est, chez la femme, l'organe qui arrive le dernier à sa maturité ou à son développement complet. Quand, de quatorze à dix-huit ans, l'accroissement languit, cet organe n'entre pas en fonction, et les organes qui l'environnent partagent son inertie.

La chlorose n'est donc point une variété de l'anémie, comme l'ont considérée quelques auteurs, car elle n'est pas la suite d'une privation de sang; ce n'est point non plus une dyspepsie, qui n'est qu'un de ses symptômes. L'inertie de l'utérus n'est pas la cause de la chlorose, mais l'effet; quant à la duodéno-hépatite et à la constipation, ce ne sont que des coïncidences que la chlorose favorise.

L'appauvrissement du sang est certainement la cause la plus commune de la chlorose; mais cet appauvrissement produirait d'autres maladies, et ne donnerait pas lieu à la chlorose, s'il ne se rencontrait à l'époque de la puberté.

Pour nous, la chlorose est un arrêt de croissance, dépendant surtout de l'appauvrissement du sang pendant l'époque de la puberté.

Quelques exemples suffiront pour établir l'opinion que nous émettons et pour lui donner quelque poids. On pourra sans doute faire des objections à cette opinion, et nous dire que l'on a des exemples de chlorose chez les adultes; nous pourrions contester la validité de ces exemples, et les regarder comme une des variétés de l'anémie; mais ces exemples mêmes, s'ils étaient rapportés, appuieraient plutôt notre opinion. Hamilton, Blanc,

Désormeaux, Roche, Copeland, ont remarqué la chlorose chez des mâles, mais toujours à l'époque de la *puberté;* ces mêmes auteurs ont observé que la chlorose était liée chez eux, ou coïncidait avec un arrêt de développement des organes sexuels.

C'est que dans les deux sexes, la puberté ou le développement complet des organes sexuels, est le dernier degré de l'accroissement, et qu'il ne peut avoir lieu lorsque le sang est appauvri. A l'époque de la puberté, la nature fait, en quelque sorte, effort pour compléter son œuvre; mais cet effet est impossible quand le principe de tout accroissement, le sang, est appauvri, aqueux, et contient peu d'éléments nutritifs, alors le jeune sujet doit languir, végéter, s'étioler et dépérir, comme une plante fixée sur un terrain stérile, d'où elle ne peut retirer ni sève, ni vie; sur lequel, au moins, elle ne saurait fleurir, si l'art ne venait à son aide.

1re OBSERVATION. — *Chlorose et Aménorrhée.*

Mademoiselle ***, âgée de 18 ans, se présente à nous le 16 décembre, 1834. Ses lèvres étaient pâles, blanches, son teint était marbré, ses yeux cernés; elle éprouvait au moindre mouvement, des palpitations si fortes qu'elle n'osait pas marcher; monter un escalier était pour elle une peine, un travail qu'elle redoutait; elle se mouvait aussi peu qu'elle le pouvait; son pouls battait cent vingt fois par minute.

Avant de nous consulter, elle avait déjà demandé les conseils d'un autre médecin, qui lui avait conseillé des bains de mer à Margate; elle y avait passé la saison sans amélioration; la jeune fille *n'était pas réglée.*

Cet état général de faiblesse s'était accru, surtout depuis trois ans; plus jeune elle avait eu de la peine à *croître*, avait eu *une maladie cérébrale*, et s'était élancée tout-à-coup; mais on l'avait toujours vue faible et pâle. Elle se plaignait souvent de maux de tête, quelquefois du point de côté; ce qui caractérisait davantage son état, était une faiblesse qui l'empêchait de marcher, et des palpitations si fortes, lorsqu'elle faisait le moindre mouvement, qu'elle était obligée de s'arrêter.

Son appétit était très variable, le plus souvent dépravé; elle se cachait, disait son père, pour boire du vinaigre; elle aimait à être seule, et pleurait souvent sans motif; à ces symptômes généraux, nous opposâmes un traitement ferrugineux, non comme on le fait communément en Angleterre et en France,

mais en donnant à la malade une préparation qui, introduite dans l'estomac, portait le carbonate de fer dans les voies de la circulation beaucoup plus sûrement que lorsqu'on le donne pur.

Sous-carbonate de potasse et sulfate de fer : parties égales, d'après la formule du docteur Blaud de Beaucaire.

Le 24 décembre, la jeune fille se présente; elle annonce qu'elle se sent plus de forces, moins de palpitations, plus d'appétit; la seconde huitaine, même prescription, deux gros par jour; lorsqu'elle se présente, le 2 janvier, ses lèvres sont colorées, ses yeux ternes ont pris de l'éclat; elle se dit plus forte; au lieu de venir en voiture, elle est venue à pied, pour montrer ses forces.

Troisième huitaine, 3 gros. Pendant cet intervalle, la jeune fille paraissait renaître; elle demandait à sortir et se promener; elle était gaie, heureuse, expansive. Elle accepte une invitation de bal pour la semaine suivante; ses lèvres sont devenues roses, ses yeux légèrement colorés; tous les tissus du corps ont perdu cette teinte pâle et flétrie qui les caractérisaient. Elle se présente le 10 janvier : son teint est animé; ses yeux brillent; elle est forte; elle parle avec plaisir. Elle témoigne sa reconnaissance avec une vivacité qui contrastait avec la langueur précédente : le pouls donnait quatre-vingt pulsations; plus de maux de tête; presque pas de palpitations; tout, dans cette jeune fille, semble respirer la joie.

Quatrième semaine, 4 gros par jour. Au bout de ce temps, la jeune fille se dit guérie; elle était, en effet, guérie de sa chlorose; mais je crus devoir la traiter encore pendant quinze jours; et dès ce moment, je modifiai mon traitement; et je diminuai la quantité de fer; et je donnai à prendre tous les jours, un demi-grain d'iode, un grain d'hydriodate de potasse, et portai cette dose jusqu'à cinq grains.

Au bout de quinze jours, la jeune fille était réglée; et depuis deux ans, elle a joui de la santé la plus belle et la plus florissante.

DEUXIÈME OBSERVATION. *Chlorose. Innervation.*

Miss ***, âgée de 16 ans, d'une faible constitution, a été atteinte deux fois de pâles couleurs, de 13 à 15 ans; elle a été guérie, mais elle en est atteinte pour la troisième fois. Pas de

règles, *écoulement blanc*, yeux cernés, conjonctives et lèvres pâles, ongles bleuâtres, faiblesse générale, constipation ; elle est d'une telle excitabilité que le moindre bruit l'émeut, la fait trembler ; elle a dans tous ses mouvements une gaucherie extrême ; elle casse tout ce qu'elle touche, et ne peut porter un verre d'une table à une autre ; elle est généralement hypochondriaque, cherche la solitude et se plaît dans les larmes.

L'état chlorotique était si prononcé que nous n'hésitâmes pas à lui administrer les préparations ferrugineuses, à doses progressives ; mais en insistant surtout pour qu'elle s'assujettît à une série d'exercices gymnastiques, qui devaient donner à l'appareil musculaire un peu de prédominance sur la sensibilité. La gymnastique et les martiaux produisirent le résultat que nous attendions : la jeune fille fut réglée au bout de deux mois ; ses forces revinrent ; son excitabilité diminua ; elle prit des couleurs, et rechercha les plaisirs et la société, qu'elle fuyait auparavant.

TROISIÈME OBSERVATION. *Chlorose et Scrophules.*

Mademoiselle ***, institutrice, âgée de 21 ans, était tellement faible, qu'elle se voyait obligée de quitter la famille dont elle élevait les enfants. Obligée de faire promener ses élèves dans un *square*, elle ne pouvait les suivre, empêchée par les fortes palpitations du cœur qu'elle éprouvait, et par des étourdissements ; dès qu'elle marchait assez vite pour suivre ses élèves, la respiration lui manquait ; elle était obligée de s'arrêter, de s'appuyer sur tout ce qu'elle rencontrait, ou de s'asseoir. Elle était réglée, mais *très imparfaitement* et *plus en blanc* que coloré. J'auscultai cette jeune demoiselle ; j'étais frappé de la résonnance particulière du cœur ; le bruit des ventricules se rapprochait de celui des oreillettes ; il était plus clair, et l'on pouvait inférer aisément que le fluide chassé était aqueux et peu lié ; elle avait au cou des glandes très volumineuses, au point de la forcer à porter sans cesse une espèce de fichu, qu'on nommait alors céphaline et qui se nouait sous le menton.

Elle se plaignait de douleurs aux lombes, d'une grande faiblesse dans les jambes ; souvent ses pieds étaient gonflés. Sa figure portait l'empreinte de la souffrance et de son état particulier : pâleur générale, lèvres décolorées, yeux cernés et ternes. Le moral était très affecté ; la jeune fille se croyait phthisique, et une toux sèche et assez fréquente entretenait cette idée.

Les ferrugineux furent employés comme dans la maladie précédente. Au bout de huit jours, le changement et l'amélioration furent sensibles. Huit jours après, les lèvres se colorèrent; le teint commença à brunir un peu; les forces revenaient; l'institutrice commençait à se promener sans appréhension; les palpitations étaient diminuées. Au bout d'un mois, plus de fièvre, pouls normal, la toux n'existait plus. Les premières règles furent plus abondantes et sans mélange; mais les tumeurs glandulaires au cou persistaient. A mesure que nous diminuions les doses de fer, nous augmentions celles d'iode intérieurement et extérieurement. Cet état glandulaire et scrofuleux fut beaucoup plus tenace que la chlorose; et ce ne fut qu'après trois mois, et avoir porté les doses d'iode à un point assez élevé, qu'elle fut guérie de ces tumeurs.

QUATRIÈME OBSERVATION. *Couleurs vertes.*

Miss ***, modiste, âgée de 20 ans, était atteinte d'une de ces chloroses qui portent le nom de couleurs vertes. Son teint était en effet, plus vert que jaune; ses yeux étaient cernés; ses lèvres blanches; sa langue pâle et découpée sur les bords; ses ongles bleuâtres; ses palpitations lui permettaient à peine de monter l'escalier. Elle était d'un caractère très difficile et d'une bizarrerie extrême; elle ne parlait que pour se plaindre de toutes ses amies, n'était contente de rien, pleurait souvent seule et sans motif, surtout les jours sombres; elle se plaignait de maux de tête et de maux de cœur; elle vomissait quelquefois; quelquefois aussi ses jambes enflaient. Elle n'était pas réglée, mais voyait en blanc; elle fut mise à l'usage des ferrugineux; mais sa position favorisait peu son traitement : vivant dans une maison de commerce dont la nourriture était quelquefois insuffisante, elle dut prendre une quantité double de celle que j'avais l'habitude de donner. Elle fut néanmoins rétablie au bout de deux mois. Un an s'écoula, pendant lequel elle jouit d'une bonne santé. L'année suivante, soit à cause de la mauvaise nourriture, soit à cause de l'excès du travail, ou du manque d'exercice, la chlorose reparut : elle fut traitée par les mêmes moyens, et avec le même succès.

CINQUIÈME OBSERVATION. *Chlorose dyspeptique.*

Mademoiselle ***, 18 ans : menstruation irrégulière et mélangée, se plaignait sans cesse de tiraillements d'estomac, de dys-

pepsie; elle digérait avec peine; des gaz continuels la fatiguaient, et le bruit qu'ils faisaient la contrariait beaucoup : pâleur générale, yeux battus et sans conjonctive, couleur pâle, langue blanche, molle, quelquefois des nausées, des aigreurs de vomissement, palpitations, constipation, irrégularité de règles, *pertes blanches*, oppressions fréquentes, maux de tête continuels, faiblesse générale, progression fatigante; moral très irrégulier dans ses manifestations : accès de joie ou de tristesse, mais plus généralement, propension à la tristesse, et goût prononcé pour la solitude.

Nous débutâmes avec cette malade par un purgatif, puis le sulfate de fer et le carbonate de potasse, à doses progressives. Nous dûmes renouveler les purgatifs à cause de la constipation constitutionnelle de la jeune malade. En peu de jours, les symptômes se calmèrent; les lèvres et la conjonctive commencèrent à se colorer; les forces revinrent; l'écoulement blanc se colore. Au bout d'un mois, plus de palpitations; la jeune fille allait alors, tous les matins, se promener au parc. Sa guérison fut complète. La menstruation fut plus régulière, et devint sans mélange. Nous voyons souvent cette jeune personne; elle jouit d'une bonne et brillante santé.

SIXIÈME OBSERVATION. *Chlorose avec toux.*

Mademoiselle ***, 19 ans, fut réglée à 14; elle a cru très *rapidement et par jets*; elle est maigre, pâle, sa colonne vertébrale est déviée; sa poitrine est un peu resserrée; elle se plaint constamment d'un point de côté; elle a des palpitations continuelles, ne peut prendre que peu d'exercice, se tient avec peine sur ses jambes; lèvres et conjonctives décolorées, toux continuelle, sèche, irritante, pouls 120. Quelquefois ses règles sont suspendues pendant un mois ou deux; alors la toux augmente. Quelques médecins la regardaient comme phthisique.

Malgré cet ensemble de symptômes, j'ordonnai le fer; et au bout de huit jours, la jeune malade sentit son état très amélioré. Le pouls resta au même point, plus fort. Elle eut, pendant les premiers huit jours, des maux de tête très fréquents; je lui donnai quelques légers purgatifs, et je continuai les ferrugineux. La seconde semaine, les maux de tête furent moindres; la jeune fille se sentit plus forte : une circonstance avantageuse vint favoriser ce traitement; ses parents allèrent passer la saison

des bains à Margate; elle prit des bains de mer en même temps que les ferrugineux. La troisième semaine, la jeune fille était à peine reconnaissable : plus de toux, pouls à 70; je lui fis commencer les ferrugineux, les bains de mer, et lui recommandai les promenades au soleil.

La jeune fille n'avait pas pris la dose ordinaire; et cependant elle était déjà rétablie. Je lui conseillai des exercices gymnastiques propres à élargir la poitrine. Cette jeune fille s'est mariée depuis, et jouit d'une belle santé.

Septième observation.

Miss ***, âgée de 17 ans, *non réglée*, fut envoyée, à l'âge de 14 ans, sur le continent, passa deux années en pension dans un des faubourgs les plus sains de Paris, et y jouit d'une bonne santé. De retour dans sa famille, en Angleterre, sa santé dépérit à vue d'œil; elle maigrit, devint pâle; ses joues étaient battues; elle se plaignait souvent de palpitations de cœur, de lassitude, de douleur au dos et aux jambes, de douleurs de tête et de suffocation, pendant la nuit; depuis son retour en Angleterre, elle était sujette à *un écoulement blanc très abondant.*

On attribua au changement de climat tous ces symptômes. La tristesse de la jeune personne fit penser d'abord qu'elle n'aimait pas l'Angleterre, et que peut-être elle avait laissé à Paris une amie avec qui elle sympathisait beaucoup : on pensait la renvoyer à Paris, lorsqu'on nous consulta.

Il n'était pas improbable que cette chlorose fût due au changement de climat et d'habitude; mais quelle qu'en fût la cause, la maladie n'en résidait pas moins dans le sang; et c'était le fluide qu'il fallait régénérer. La jeune fille, depuis son retour, avait grandi rapidement; mais à mesure qu'elle s'allongeait, elle devenait plus faible.

Après un léger purgatif préparatoire, je donnai les ferrugineux : ils augmentaient d'abord tous les symptômes; mais au bout de deux jours, cette espèce d'accroissement cessa; huit jours après, la malade se sentait mieux. Pouvant, avec cette jeune personne, ordonner avec assurance que mes prescriptions pouvaient être suivies, je lui fis prendre des bains salés, et je conseillai des frictions au sortir du bain. La seconde semaine présenta les changements accoutumés : les lèvres devinrent roses, les conjonctives, les gencives; l'œil commença à s'ani-

mer; les jambes devinrent plus fortes; l'appétit s'améliora. La troisième semaine, je fis boire à la malade une décoction de racine de chicorée, et elle continua à prendre la dose que je donnais, c'est-à-dire 3 gros par jour. La quatrième semaine, la jeune fille cessa de venir en voiture, et fit deux milles anglais à pied. Vers le commencement de la cinquième semaine, je donnai l'iode, et je diminuai le fer : dans le courant de la semaine, un accès fébrile se déclare; la jeune fille crut un instant qu'elle allait faire une grave maladie; mais ses règles *parurent*, et toutes ses craintes, et tous ses maux se dissipèrent. Elle se porte parfaitement; ses lèvres sont roses; son teint est coloré. Les fleurs blanches ont cessé; elle aime d'autant plus le mouvement qu'elle l'aimait moins auparavant.

Je pourrais donner au moins trente autres observations de chlorose; mais qui présentent toutes des caractères si semblables qu'il serait inutile de les répéter.

Ainsi le traitement a été toujours le même, à quelques variations près, parce que la maladie consistait, en effet, dans une altération des propriétés du sang.

HUITIÈME OBSERVATION. *Hystérie et Chlorose.*

Mademoiselle ***, âgée de 21 ans, d'un tempérament lymphatique, se présente à nous : elle était petite, mais grasse; elle n'avait pas, disait-elle, de bonne graisse. Elle était d'un blanc verdâtre; on l'appelait, parmi ses compagnes, la malade imaginaire; elle se plaignait sans cesse d'une douleur variable, avait souvent des accès d'hystérie, pendant lesquels elle pleurait, ou elle chantait au milieu des convulsions. Ses palpitations lui faisaient dire qu'elle était attaquée d'une maladie du cœur : pertes blanches, presque pas de règles. Elle fut mise également à l'usage des ferrugineux. La première semaine, elle les supporta bien; la seconde semaine, elle eut plusieurs attaques d'hystérie; et je joignis à mes prescriptions quelques grains d'oxyde de zinc. J'ordonnai l'exercice, les promenades en plein air, les bains froids : cette médication fut heureuse. La troisième semaine, la malade eut le visage moins chlorotique; ses forces revenaient; les palpitations diminuaient : elle se disait plus heureuse, et se plaignait moins souvent de ses douleurs errantes; au bout de cinq semaines, elle fut rétablie.

J'ai vu souvent cette demoiselle depuis son traitement; ses irrégularités morales ont cessé; elle est aussi douce qu'elle était acariâtre et susceptible : je lui fis néanmoins continuer les pillules de méglin pendant plusieurs mois après son traitement.

NEUVIÈME OBSERVATION. *Chloroses et palpitations prises pour une maladie du cœur.*

Miss ***, âgée de 17 ans, s'est accrue tout-à-coup : elle est d'une faiblesse extrême; ses palpitations continuelles donnent la plus grande inquiétude à ses parents. Dans son accroissement en hauteur, la colonne vertébrale s'est déviée latéralement à droite.

Ses articulations sont grosses et quelquefois douloureuses; le soir, ses pieds se gonflent : pas de règles, fleurs blanches, mais peu abondantes, toux sèche, pas d'expectoration; auscultée, la respiration se fait bien; la poitrine est un peu resserrée : constipation habituelle, oppression la nuit, crainte de mourir de suffocation, lèvres, langue, conjonctive pâles, ongles bleuâtres.

J'administrai, sans hésiter, les préparations martiales à cette jeune malade; je donnai quelques légers purgatifs. Au bout de huit jours, les palpitations étaient moins fatigantes; elle respirait plus aisément.

Le fer était administré, d'après nos prescriptions, par l'apothicaire de la maison; il crut devoir substituer une formule qui lui était propre. Sa formule était une teinture de fer éthérée, avec de la canelle, du gingembre, du safran et autres excitants.

A peine la jeune fille eût pris une seule potion, que tous les symptômes redoublèrent : les palpitations, la suffocation et une chaleur fébrile brûlante se manifestèrent. Lorsque je vis la jeune malade, je me plaignis de ce que ma formule n'avait pas été suivie à la rigueur; on excusa l'apothicaire sur son zèle; je laissai, quinze jours, cette jeune fille se remettre de la potion éthérée; au bout de ce temps, je recommençai les préparations ferrugineuses, à doses moindres; le traitement dura près de deux mois; et je n'hésite pas à attribuer ce retard à la potion excitante qui donna une si forte secousse à la constitution de cette jeune fille.

Pendant ce temps, j'ordonnai qu'elle se couchât souvent sur

un plan incliné, mobile, sur un modèle particulier, voulant ainsi traiter par des moyens rationnels, cette déviation commençante. Les règles s'établirent; les palpitations et les oppressions cessèrent; son teint se colora; quant à la déviation, elle fut assujettie à un traitement qui dure encore, mais qui n'empêcha pas la jeune fille de se livrer à ses occupations.

DIXIÈME OBSERVATION. *Chlorose et Chorée.*

Miss ***, d'un tempérament faible et délicat, eut, à l'âge de *treize ans*, *une fièvre continue*, *suivie de chlorose*, des palpitations continuelles, de l'inappétence d'hypocondrie : cet état dura pendant trois ans. Lorsqu'elle se présenta à nous, elle avait 17 ans, se plaignait sans cesse de maux de tête, de suffocation; ses mains étaient quelquefois gonflées, ses ongles bleuâtres, ses lèvres blanches, et les yeux éteints. Ses règles avaient paru à seize ans; mais une suppression de transpiration les arrêta, et elle n'eut plus qu'un écoulement blanc. La constipation était habituelle. Lorsque la jeune fille fut atteinte de chlorose, à la suite de sa fièvre, elle grandit tout-à-coup; mais depuis ce jet d'accroissement, elle a langui et s'est arrêtée dans son développement.

Elle fut mise à l'usage des préparations ferrugineuses. La première semaine, ses maux de tête redoublèrent; elle éprouvait des étourdissements; ses joues se coloraient par plaques.

La seconde semaine, elle supporta très bien les préparations ferrugineuses; les lèvres, la conjonctive, se colorèrent; les yeux commencèrent à s'animer; la constipation persistant, des laxatifs furent administrés tous les deux jours.

La troisième semaine, la jeune demoiselle prit de la gaîté, de la force, de l'appétit; son teint se colora davantage; ses palpitations diminuèrent; la force lui revint.

La quatrième semaine, les préparations ferrugineuses et iodées furent administrées à fortes doses. La jeune malade les supporta bien; elle entra en convalescence dans la quinzaine suivante; ses règles parurent; et elle jouit de la plus brillante santé.

Si je voulais ajouter à mes observations, celles des meilleurs observateurs, il serait aisé de prouver, par une masse de faits, que la chlorose est bien due à un appauvrissement du sang, pen-

dant l'époque de la puberté ; qu'elle est, en réalité, un retard ou arrêt de développement des organes qui complètent l'accroissement; que l'état de ces organes est, non pas cause, mais effet; et que la thérapeutique doit avoir pour but de fournir à l'économie les moyens de compléter l'accroissement, en donnant au sang les principes vivifiants et nutritifs qui lui manquent.

M. Roche et Désormeaux, en France; Wedell, Korte, en Allemagne; Cullène et Copeland, en Angleterre, ont considéré la chlorose comme une des variétés de l'asthénie, dépendant de celle des organes génitaux, qui elle-même dépendait de l'asthénie du système nerveux. En d'autres termes, le principe de la chlorose était dans l'asthénie nerveuse, qui causait l'asthénie de l'utérus, qui causait à son tour celle de tous les tissus de l'économie. Il suffit d'exposer simplement ces ricochets de cause et d'effet pour qu'il naisse des doutes sur la réalité et sur la valeur de l'opinion embrassée par les auteurs cités. Nous sommes loin de nier l'existence d'une asthénie générale produite par celle d'une organe ou d'un système d'organes tels que le cerveau et les nerfs, et plus encore par un fluide tel que le sang; mais faire dépendre l'asthénie de la chlorose de l'état de l'utérus, est à nos yeux une erreur démontrée par l'expérience et par les faits. Si l'on examine tous les phénomènes qui accompagnent la chlorose, son existence à l'âge où l'accroissement se termine, l'arrêt de développement de l'utérus et des seins; on cherchera ailleurs sa cause que dans l'utérus lui-même.

L'étude de la croissance de l'homme, depuis l'état fœtal jusqu'à l'âge adulte, nous présente un ordre de développement admirable, et l'étude des maladies pendant l'accroissement nous présente une marche correspondant toujours avec le développement d'un organe et son entrée en fonction. La chlorose est la maladie spéciale qui indique tout à la fois l'arrêt de naissance ou de développement de l'utérus, des seins et des formes extérieures; car ce n'est pas l'utérus seul qui est en retard à l'âge de puberté, mais souvent les formes extérieures. Quand la puberté s'effectue et que l'utérus entre en fonction d'une manière normale, alors, les cavités extérieures se remplissent, les muscles et le tissu cellulaire se prononcent, les formes s'arrondissent et la nature semble faire son dernier effort pour amener l'édifice humain à son entier perfectionnement. Si à cette époque l'élément indispensable de toute nutrition et de tout accroissement est insuffisant ou altéré dans ses principes constituants, faut-il

s'étonner qu'il ne puisse suffire à cet effort de la nature à compléter l'organisation? faut-il chercher ailleurs que dans le sang la cause de la difficulté qu'éprouvent tout à la fois les organes internes et externes à se développer?

On ne s'est peut être pas assez occupé en France des maladies asthéniques que l'on regarde comme rares, surtout en les comparant à la fréquence de l'irritation, et d'autre part on a trop négligé l'importance du sang, tandis que l'on a exagéré celle du système nerveux. La débilité est-elle, comme le soutiennent quelques auteurs, due à la diminution d'influence du système cérébro-spinal, ou plutôt n'est-elle pas produite par un défaut de nutrition ou par une asthénie de fonction, comme le dit Boisseau. Nous n'hésitons pas à nous ranger à cette dernière opinion, et nous considérons la *chlorose* à l'époque de la puberté comme une asthénie par défaut de nutrition. Il y a dans cette maladie arrêt de croissance et de développement, ce qui la distingue d'autres espèces d'asthénie que l'on ne doit pas confondre avec elle, et qui se manifestent aussi chez les filles, mais après que leur développement a été effectué.

Si nous revenons sur les dix observations qui précèdent, nous y trouvons des indications utiles. Chez toutes, l'accroissement a été sujet à quelques dérangements. Six ont été débilitées par des maladies antérieures qui ont troublé nécessairement la marche de l'accroissement ; huit ont eu une croissance rapide et irrégulière. Une seule présente des hystéries et montre dans quelle faible proportion doit entrer la prédominance de l'état nerveux dans la production de la chlorose. Une seule sur dix a été réglée, et les formes ont acquis un développement normal, mais elle avait trente et un ans, et sa maladie pourrait n'être pas considérée comme une chlorose franche.

Dans la chlorose avec inertie de l'utérus, se trouve l'inertie et le non développement des glandes mammaires et des formes extérieures. Car tout languit chez une jeune fille à l'époque de la puberté, quand l'utérus n'entre point en fonction et que tous les tissus de l'économie éprouvent le même arrêt de développement. Les phénomènes nerveux qui se présentent quelquefois, ne sont en effet que le résultat du défaut de stimulation du cerveau par un sang normal.

Les expériences de Jenkins, en Angleterre, avaient déjà démontré l'état aqueux du sang, et la diminution de fibrine et de matière colorante; Fœdish, en Allemagne, qui faisait des expé-

riences sans connaître celles de Jenkins, puisqu'il croyait être le premier à avoir analysé le sang des chlorotiques, était arrivé à peu près au même résultat. Sur 100 parties, le sang d'une femme à l'état de santé contenait :

Cruor.	Sérosité.	Fibrine.	Fer.	Eau.
12,400	8,601	2,511	0,801	75,687
14,400	8,920	2,501	0,901	73,278
	Sang d'une chlorotique.			
9,141	9,261	0,640	0,330	80,628
8,590	8,221	0,631	0,501	83,075

Selon Jenkins, sur 1,000, le sang contenait 781, et 852 parties au lieu de 780 à l'état normal, et la matière colorante s'élevait seulement à 48,7 et 52 au lieu de 133. L'albumine et les sels étaient dans la proportion ordinaire. Il est à regretter cependant que Jenkins n'ait donné que des expériences incomplètes, que des *à peu près*; ce qui résulte toutefois de ces analyses, c'est que le cruor, la matière colorante et la fibrine sont en moins, l'eau et la sérosité en plus.

Les recherches analytiques ont donc confirmé ce que l'aspect seul des chlorotiques ferait présumer, c'est que le sang était appauvri, plus aqueux, ce n'était pas enfin de la chair coulante. Comment pourrait-on supposer que le sang s'est appauvri parce que l'utérus ne s'est pas développé? N'est-il pas plus naturel, plus philosophique de reconnaître au contraire que l'accroissement de la jeune fille ne s'est pas terminé; que l'utérus ne s'est pas développé, parce que le sang n'était pas assez riche pour suffire à ce dernier effort de la nature? Si l'on rapproche cet état particulier du sang avant le traitement, si on le compare avec ce qu'il est, après qu'une certaine quantité de fer a été introduit dans l'économie, si on en juge du moins d'après les effets obtenus, il ne peut plus rester de doute quant à la nature de la chlorose, comme il ne reste plus de doute quant au traitement à employer.

Lorsque le sang est pauvre, aqueux, avons nous dit dans notre esquisse des maladies de la croissance, il ne peut suffire à la nutrition et à la réparation des organes; l'eau que le sang contenait ne saurait faire de la chair; aussi alors, tous les tissus de l'économie languissent, la peau blanchit, l'ensemble du corps

présente un état de faiblesse et de langueur, indice certain d'un besoin de principes réparateurs.

Une fois qu'il est bien reconnu que c'est dans ce sang que réside le principe de la chlorose, tous les phénomènes concomitants ne sont qu'en second ordre; ce qu'il reste à faire au praticien, c'est d'introduire dans la circulation les principes élémentaires qui lui manquent. Nous croyons avoir démontré ces faits surtout par les observations citées et par leur résultat, car les commentaires et les raisonnements ne sont qu'en seconde ligne dans la médecine pratique. Arrivons maintenant à la description de la maladie.

Causes de la chlorose. Le tableau d'une maladie ressort naturellement de l'observation des faits. Une des causes prédisposantes de la chlorose est la constitution lymphatique, faible, qui est caractérisée par une prédominance des fluides blancs, ou par la faible proportion de principe colorant dans le sang. Les auteurs ont tous négligé de mettre en première ligne, comme cause de chlorose, le retard ou l'irrégularité de l'accroissement. Dans le tableau des maladies, ils n'en parlent pas, et il ne paraît pas qu'ils en ayent apprécié l'influence. Et cependant, sans que le jeune sujet soit d'une constitution lymphatique, il peut aisément être chlorotique, s'il a été débilité précédemment par quelque maladie.

Une nourriture malsaine ou insuffisante, une habitation humide, le voisinage des marais, une éducation physique mal dirigée et faite dans une serre chaude, les habitudes sédentaires, le travail dans les ateliers et les manufactures, avant que l'organisation ait acquis tout son développement, sont autant de cause de chlorose, parce qu'elles arrêtent les progrès de l'accroissement. Quelquefois les peines morales produisent la chlorose; plus souvent le développement précoce de la sensibilité, et des habitudes solitaires, parce qu'elles affaiblissent l'ensemble de la constitution. On a abusé de quelques causes de la chlorose, et le préjugé vulgaire l'attribue très légèrement à la privation des excitations matrimoniales. Sans rejeter cette cause, nous devons déclarer que, dans notre opinion, la chlorose est rarement le résultat des privations conjugales, sans cela elle serait très commune chez les eunuques et les veuves, ce qui n'a pas lieu; et lorsqu'elle se rencontre chez les filles impubères, elle est toujours liée à un affaiblissement ou à un arrêt de de-

veloppement de l'organisation, et il serait ridicule à cet âge de l'attribuer aux privations érotiques. On peut dire, en règle générale, que tout ce qui débilite la constitution et arrête la croissance est une cause de chlorose. Il est très important d'éclaircir ce point d'étiologie, si la chlorose dépend de l'inertie de l'utérus ou d'une nutrition imparfaite, car, dans le premier cas, il est naturel que l'on s'adresse aux emménagogues pour traiter la maladie, tandis que dans le second cas, on s'adresse aux toniques généraux. Rarement l'excitation idiopathique de l'utérus a suffi pour guérir de la chlorose, plus souvent cette excitation est devenue une cause accessoire ou directe d'une plus grande débilité.

Le docteur Hamilton et nombre d'auteurs anglais, ont regardé la constipation comme une cause de chlorose; nous pensons qu'ils se trompent, et que dans cette circonstance, comme dans l'opinion de ceux qui l'attribuent à l'inertie de l'utérus, ils prennent l'effet pour la cause. Dans quelques familles, la chlorose attaque plusieurs jeunes filles. Dans certains districts manufacturiers, la chlorose est endémique. A Nottingham, d'après le docteur Hall, presque toutes les jeunes filles en sont atteintes. L'influence du besoin d'air et d'exercice se voit dans la paleur de leur visage, et la faiblesse de leur constitution : les gencives s'enflent, les dents se gâtent. Les ouvrières des grands ateliers de Londres sont aussi sujettes à la chlorose, et cela est dû autant à la nourriture qu'au besoin d'air; il est une circonstance qui n'est pas assez remarquée dans les ateliers, c'est le besoin de ventilation et le renouvellement d'air. Chez les riches, l'indolence et la vie sédentaire oisive produisent les mêmes effets que la mauvaise alimentation et l'excès de travail chez les pauvres.

On ne peut pas mettre en doute que les passions vives et concentrées, la peur ne produisent aussi la chlorose. A Londres, les servantes qui vivent dans des cuisines humides, construites sous terre, sont très fréquemment chlorotiques.

Symptômes. Quelques auteurs ont divisé la chlorose en plusieurs espèces, d'autres en trois périodes; pour nous, nous n'avons vu dans la chlorose que deux périodes marquées; la chlorose est incipiente ou confirmée. Dans le premier cas, la malade est languissante, faible, elle maigrit, elle fuit l'exercice, le mouvement, les récréations; elle est sans appétit, ou son ap-

pétit est dépravé. Souvent elle est constipée, et quelques auteurs ont pris cette constipation comme une cause de chlorose, tandis que le gros intestin partage l'inertie de l'utérus qu'il avoisine. La jeune chlorotique se plaint de difficulté dans l'acte de la respiration, de fatigue; elle accuse souvent des maux de tête, des points de côté, des palpitations; le pouls est vif, fréquent, faible, les règles n'apparaissent pas ou n'apparaissent qu'en blanc, elles sont peu abondantes. Ces symptômes s'accroissent, et le teint se flétrit, la figure devient pâle, étiolée; quelquefois la couleur est jaune, verdâtre; les lèvres, les gencives, la conjonctive sont pâles, blanches. La jeune chlorotique est alors dans la seconde période, la maladie est confirmée. Les palpitations du cœur sont plus fortes, les extrémités sont froides, la langue est pâle, molle, ses bords sont marqués par l'impression des dents; l'appétit est plus ou moins capricieux, bizarre; la jeune malade se plaint d'ardeur, de feu dans l'estomac; elle cherche les acides, les condiments relevés : quelquefois elle vomit ou se plaint de cardialgie après ses repas. Si les règles ont déjà paru, elles s'altèrent, deviennent aqueuses, irrégulières, et bientôt cessent entièrement. Dans un état plus avancé encore, il semble que les extrémités du corps sont menacées de mort : les ongles se brisent, les cheveux sont secs et tombent; l'abdomen est fréquemment distendu par des gaz, quelquefois il y a une petite toux sèche qui pourrait faire penser à une phthisie. L'œdème ou le gonflement des pieds et des jambes n'est pas rare, assez ordinairement les cothurnes ou rubans qui retiennent les souliers s'impriment sur la peau : les maux de tête redoublent, les points de côté, les palpitations; et si la maladie est complétement négligée, elle peut se terminer par l'hydropisie de l'abdomen et de la poitrine, et par la mort, comme le docteur Hall en cite plusieurs exemples.

Diagnostic. La chlorose ressemble beaucoup à l'anémie : ce qui les distingue, c'est que la première est presque toujours liée à un arrêt de développement et se remarque surtout à l'époque de la puberté, tandis que l'anémie se rencontre à tout âge et à toutes les époques de la vie. Dès que la nature complète le développement de l'organisme, la chlorose cesse; l'anémie ne cesse pas ainsi par une révolution d'organe. Le diagnostic est cependant difficile, et l'on a des exemples de médecins qui ont pris les palpitations du cœur qui accompagnent la chlorose.

pour une maladie organique, et qui d'après les symptômes ont pensé aussi que ce pouvait être une arachnitis, une pleurésie ou une phthisie commençante. Quand la chlorose se lie à un accroissement irrégulier, cette circonstance pourra être utile au praticien pour aider à la distinction.

La chlorose est souvent compliquée d'autres maladies. Peu après la puberté et lorsque la menstruation est à peine établie, la chlorose se déclare quelquefois; alors les règles qui avaient commencé à paraître se suppriment et il semble que la jeune fille rétrograde dans son développement; mais dans ce cas, comme dans la chlorose avant l'établissement des règles, il y a débilité générale et altération de l'état du sang. Il est très important d'être averti des maladies que la chlorose simule, car la phthisie, les affections cérébrales pourraient être diagnostiquées, si l'on s'en tenait aux symptômes apparents.

La chlorose est toujours une maladie chronique, du moins on peut dire que les pâles couleurs sont toujours le résultat d'un arrêt de développement ou d'une débilité chronique. Son invasion est lente, insidieuse; la maladie n'est réellement reconnue que lorsqu'elle a existé pendant un certain temps, car la faiblesse qui précède est ordinairement appelée dans le monde *délicatesse de la constitution*. Chez les garçons, la chlorose est souvent prise pour une phthisie commençante, et on s'en effraye davantage, parce que la faiblesse qui se manifeste au début de la maladie est plus frappante que chez les jeunes filles, chez qui cet état est regardé comme ordinaire. Dans tous les cas, il est bon dans le diagnostic de la chlorose de s'aider des circonstances commémoratives. Dans toutes les maladies des jeunes filles, c'est un principe dont il ne faut jamais se départir, que de s'informer de la manière dont l'accroissement s'est opéré pendant la première et la seconde dentition et pendant l'époque qui a précédé la puberté; l'on ne tardera pas à se convaincre alors que l'irrégularité ou le retard de l'accroissement chez la jeune fille se manifeste par une chlorose à l'époque de la puberté.

Les symptômes généraux qui doivent faire reconnaître la chlorose, consisteront donc dans les circonstances commémoratives, dans la faiblesse générale de la constitution, l'absence de menstrues, la pâleur du visage, la blancheur des lèvres, de la conjonctive, des gencives : le terne des yeux, la chute des cheveux ou leur altération, le cassant des ongles qui sont inégaux.

Un phénomène fort remarquable se rencontre très souvent chez les chlorotiques : le dessous de l'ongle est ordinairement nuancé de manière qu'une zône blanche se trouve entre deux zônes bleues. A ces symptômes se joignent des douleurs dans différents organes : des maux de tête, des points de côté, de la toux et une faiblesse générale. Le moral est affecté par cet ensemble de maux : la jeune fille est triste ; elle pleure quelquefois ; elle fuit la société ; ses goûts sont dépravés. Enfin, le tableau que nous avons déjà tracé servira puissamment à la faire distinguer de l'anémie que nous décrirons plus tard.

Pronostic. La chlorose se guérit aisément à son début, mais négligée ou associée à quelque altération d'un organe important, la chlorose peut devenir mortelle. Marshall Hall cite plusieurs observations terminées par la mort. C'est donc à tort que l'on considère la chlorose comme une maladie peu grave. Le délire, la manie compliquent quelquefois cette maladie. Si la chlorose est abandonnée à elle-même, l'émaciation est rapide, l'œdème des extrémités également, et les jeunes filles meurent d'hydropisie ou d'effusion séreuse dans le cerveau, la poitrine, le péricarde et le péritoine. Plus d'une fois, une mort subite attribuée à quelque affection nerveuse n'était en effet que le résultat d'un épanchement séreux dans les ventricules cérébraux.

Les caractères pathologiques que l'on rencontre après la mort, sont en rapport avec ce qui précède : décoloration générale des organes internes ; le cœur, les reins, le foie, la rate sont pâles ; les cavités du cœur sont quelquefois élargies ; les ovaires et l'utérus sont imparfaitement développés ; le sang dans les vaisseaux et le cœur est pâle, aqueux, et ne se coagule pas. Quelquefois cependant on ne trouve presque pas de différence, mais ordinairement toutes les cavités sont plus ou moins remplies de sérosité.

Traitement. On a pu s'apercevoir que nous attachions beaucoup d'importance à l'étiologie et à la nature de la maladie ; c'est que de là découle nécessairement la thérapeutique. Dans la première période, il suffit d'éloigner la cause qui produit la chlorose pour la guérir. Dans l'éducation physique, on doit attacher la plus grande importance à la diète, aux vêtements, à l'habitation, à l'air, à la température, à l'exercice. C'est à

l'aide des agents physiques que l'accroissement s'opère, conséquemment lorsque la chlorose se manifeste par défaut d'influence de ces agents, il faut y avoir recours pour traiter les jeunes sujets; souvent il a suffi d'un changement de lieu, d'un séjour à la campagne pour guérir une chlorose commençante. Il n'est pas de médecin qui n'ait remarqué combien la chlorose était rare à la campagne : c'est qu'au milieu des champs, on jouit d'un bon soleil, on s'exerce, on court, on ne reste point enfermé dans une chambre; on vit au contraire en plein air; la nourriture, sans être recherchée, est saine; tout semble concourir au développement de l'homme, comme à celui des plantes. Ce traitement, ou pour mieux, ce changement d'habitude suffit souvent pour rétablir une jeune fille qui dans une grande ville est privée du bienfait des agents physiques. Chez les filles du grand monde, comme chez les ouvrières, on trouve les mêmes résultats. Pour ces dernières, un changement d'habitude suppose aussi une suspension de travail trop long et continu dans une chambre ou un atelier mal aéré. Lorsque l'on a placé la jeune fille dans une condition convenable à son développement et que ce changement n'a pas suffi, ou bien encore lorsqu'elle ne peut quitter ni la ville ni ses occupations, alors doit commencer le traitement médical. Dans beaucoup de maladies, c'est un usage général de commencer un traitement par un purgatif; dans la chlorose, c'est un devoir, car ordinairement les jeunes filles sont constipées, et de plus il faut préparer l'intestin à recevoir une stimulation nouvelle. En Angleterre, on commence avec une dose modérée de calomel, de gingembre; le jour suivant, on donne une décoction d'aloës. Nous avons débuté ordinairement par un purgatif à l'huile de ricin, et nous n'avons employé le calomel et l'aloës que dans les cas de constipation opiniâtre.

On donne ensuite différentes préparations martiales, et surtout le carbonate de fer; mais on est bientôt obligé d'avoir recours à de nouveaux purgatifs, car le sous-carbonate de fer s'amasse quelquefois dans le gros intestin et y cause une constipation opiniâtre. Nous avons vu administrer un ammoniate de fer, un iodure de fer, mais ces substances étaient jointes à des toniques diffusifs qui fatiguaient le malade et forçaient le praticien à les discontinuer. Les eaux de Spa, de Forges, d'Aumale, de Rouen, de Passy, de Pyrmont, peuvent être administrées avec le plus grand avantage. Les eaux ferrugineuses

sont presque toujours suivies de succès, quand elles sont prises aux sources. Les bains de mer et l'exercice du cheval peuvent être très utile dans le traitement de la chlorose.

On a administré avec avantage de deux à quatre grains de sulfate de fer; mais si l'on réflechit que cette faible quantité de fer pourra difficilement donner au sang la quantité de matière colorante qui lui manque, il faudra chercher d'introduire dans l'économie un moyen qui évite l'inconvénient de la stimulation par le sulfate de fer, et celui de la constipation par le sous-carbonate. On a pu voir que dans les cas que nous avons rapporté, nous ne nous servons que d'une seule formule :

Sulfate de fer	aa.
Sous-carbonate de potasse	
Mucilage	q. s.

Cette préparation est donnée d'abord à la dose d'un scrupule par jour, puis augmentée graduellement au point d'en donner jusqu'à demi-once. Nous avons rarement remarqué la constipation pendant l'administration de ce remède, et tandis que les jeunes filles ne pouvaient supporter quelques grains des autres préparations ferrugineuses stimulantes, on voyait bientôt les heureux effets de celle que nous préconisons.

Le docteur Hall remarque qu'il est souvent nécessaire d'employer quelque remède pour les maux de tête et le point de côté; il conseille la jusquiame pour les palpitations du cœur. Nous devons dire que les chlorotiques que nous avons traitées et qui avaient presque toutes quelques-uns des symptômes pour lesquelles le docteur Hall conseille des remèdes particuliers, n'ont pris autre chose que le sulfate de fer uni au sous-carbonate de potasse, et cette préparation a suffi pour guérir ces symptômes.

Dans quelques cas où la chlorose se rencontrait chez des jeunes filles scrofuleuses, nous n'avons pas hésité à employer l'iode. Mais nous devons le dire, en règle générale, tous les symptômes apparents de maladie de la tête, du cœur ou de la poitrine ont disparu en même temps que la faiblesse générale. Le pouls s'est régularisé et calmé; les yeux ont repris leur vivacité, l'estomac ses fonctions, les intestins ont été libres, tout cela après une certaine dose de sulfate de fer et de carbonate de potasse.

Nous avons eu à traiter des jeunes filles dans la seconde pé-

riode de la chlorose, nous avons administré la même préparation avec un égal succès, et nous n'avons jamais employé d'emménagogue ou de substances qui eussent pour effet de stimuler le système nerveux.

Cependant, lorsqu'un symptôme a paru avec trop d'intensité, nous n'avons pas hésité à recourir à des moyens appropriés, comme on a pu le voir dans les observations que nous avons citées.

Dans quelques cas obstinés, on a prescrit la noix vomique, la strychnyne. Renaud et Sigaud Lafond ont conseillé l'électricité; Willan, les préparations ferrugineuses avec les alkalis; Schœffer, les stimulants et les amers; Hirschell, l'assa-fœtida; Wedel, Leblanc et Korte ont conseillé le mariage; Brandis, les bains froids, et Hamilton, les purgatifs.

Pour nous, nous n'hésitons point à regarder la préparation conseillée par le docteur Blaud de Beaucaire comme un spécifique pour la chlorose, et nous pouvons affirmer l'avoir administrée avec un succès réel et constant.

Nous n'avons traité dans ce mémoire que de la chlorose dans sa forme la plus commune; nous l'avons surtout considérée par rapport à la puberté. Nous pouvons conseiller le traitement que nous avons adopté comme le type du traitement des variétés de la chlorose; nous n'avons pas considéré cette maladie comme locale, mais comme constitutionnelle, et nous avons montré qu'elle se liait à la marche de l'accroissement. La chlorose qui se présente chez les filles après la puberté et chez les femmes, est presque toujours liée à une autre affection qui est en première ligne; ainsi, l'aménorrhée, la phthisie, la ménorrhagie; les chagrins profonds, les contrariétés d'amour sont les maladies principales. Il est ridicule de parler de mariage pour le traitement de la chlorose chez les jeunes filles impubères, mais après la puberté établie, à vingt ans, par exemple, nous admettons, avec Wedel, Leblanc et Korte, que le mariage peut être d'autant plus utile qu'il change toutes les habitudes de la jeune fille; mais le mariage est un remède fatal pour celle dont la constitution faible et incomplète ne peut en supporter les excitations. Enfin, n'ayant pas l'intention d'écrire une monographie sur la chlorose, nous laissons à d'autre le soin de remplir cette lacune : nous serons heureux pour notre part si nous avons établi qu'à l'époque de la puberté, la chlorose est un arrêt de développement ou de croissance par suite d'appau-

vrissement du sang, et que la thérapeutique ne saurait être utile et couronnée de succès, si elle ne fournissait à l'économie des matériaux nutritifs, si elle ne rappelait à l'usage des agents physiques si puissants sur l'accroissement; si enfin elle n'employait les préparations ferrugineuses, selon la formule que nous avons indiquée et qui a si bien réussi entre nos mains.